

TANYA LEE (2001)

Née à Washington de parents immigrés du Vietnam et de Hong Kong, j'ai eu mon premier contact avec le français à l'âge de deux ans, lorsque mes parents m'ont inscrite à la maternelle du lycée Rochambeau. La France, en revanche, demeura très longtemps un mystère. C'était le pays où mon grand-père avait choisi de s'exiler, le lieu de vacances d'un bon nombre de mes camarades et le sujet de mes cours d'histoire-géographie. Cependant, comme pour les maths et les sciences, je n'avais qu'une notion théorique de ce qu'était un autre pays. L'ailleurs, je l'ai découvert en vivant au Japon adolescente. C'est cette première vraie expérience de l'international qui m'a mise face à une autre nation, un autre peuple, une autre culture. Bien qu'ayant grandi dans un environnement multiculturel, cette expérience d'immersion linguistique et sociale m'a permis de mieux comprendre non seulement le point de vue de l'immigré, mais aussi ma propre richesse culturelle.

UNE FORCE LIBÉRATOIRE

De retour aux États-Unis pour le lycée, j'ai arrêté de voir le travail scolaire comme une contrainte, mais plutôt comme une force libératoire. Un carnet de bonnes notes me donnait l'autorisation de jouer au foot, de faire du dessin ou d'avoir des conversations philosophiques avec qui le voulait bien.

Le choix de venir en France s'est fait en deux temps. À la fin de la première, j'ai eu la possibilité d'intégrer une grande université américaine. Cependant, un sentiment de loyauté envers mon lycée et mes professeurs, ainsi qu'une envie de finir ce que j'avais commencé m'ont poussée à passer mon bac avec la mention pour objectif. C'est en terminale que mes professeurs m'ont parlé des prépas scientifiques. Sur leurs conseils, j'ai déposé ma candidature à Louis-le-Grand. C'était la fin des années 1990. Un diplôme assurait un emploi et, à part cette exigence, personne ne me demandait d'avoir de la suite dans les idées. Ainsi, j'ai choisi la prépa scientifique car

elle offrait la possibilité de se concentrer sur les mathématiques et me permettait de tester mes limites. Je ne savais ni ce qu'était un concours, ni ce qu'était une grande école. Ce n'est qu'à la fin de la « trois demis » que j'ai compris, et à la fin de la « cinq demis » que j'ai intégré l'X.

LA CONNAISSANCE N'EST PAS UN OBJECTIF EN SOI

Ce que j'ai retrouvé à Polytechnique, c'était la faculté de faire du sport, des langues, de l'art et des activités plus solidaires tout en poursuivant mes études. Non pas que j'aie négligé Paris et ses rues, ses musées et ses jardins en prépa, mais je pouvais enfin me promener sans un crayon et un papier en poche et un problème de suite infinie en tête. Ce que j'ai découvert à Polytechnique, c'est que la connaissance n'est pas un objectif en soi. Ayant l'anglais pour langue maternelle, j'ai souvent été sollicitée pour des traductions et des relectures de CV, mais j'ai aussi eu la chance de passer du temps avec quelques camarades étrangers qui avaient du mal à suivre les cours théoriques en français les premiers mois. L'un d'eux m'a remerciée, à la fin de nos études, pour mon aide sans laquelle il pensait qu'il n'aurait pas réussi certains cours. En fait, c'était à moi de le remercier. La connaissance n'a de valeur que lorsqu'elle est mise au service de l'Homme.

SERVIR SON PAYS

L'autre élément qui m'a marquée à l'X est l'encadrement militaire. Assez rapidement après mon arrivée en France, l'opération « Renard du désert » en Irak a fait la une des journaux. Mes camarades de prépa m'ont tout de suite prise à part et interrogée sur le pourquoi et le comment des interventions, me demandant de justifier les décisions américaines. Mais, après avoir vécu une guerre civile et une révolution culturelle, mes parents avaient trouvé bon de nous garder aussi loin que possible, du monde militaire et les questions qu'on

me posait étaient des questions que je ne m'étais jamais posées. Je suis redevable à l'X de m'avoir ouvert la porte de ce monde et de m'avoir sensibilisée à nos soldats et aux institutions qui ont pour rôle d'assurer notre protection et notre défense. Tout un pan du contexte géopolitique et la signification de servir son pays m'ont été révélés. Ce fut aussi une révélation en matière de prise et d'exécution de décisions et de travail d'équipe.

Comment ai-je vécu d'être une femme à l'X ? Mon expérience peut se résumer à deux matchs de foot. En section foot, nous étions deux à quatre filles et donc, mathématiquement, la mixité des matchs s'imposait. Le seul moment où je réalisais que j'étais une femme, c'était lorsque, le ballon en ligne de mire, je courais pour l'atteindre avant mon adversaire, nous arrivions de front et, fatalement je me retrouvais projetée à l'autre bout du terrain pour une simple question de poids.

Quelques années plus tard, lors d'un match mixte à HEC, le ballon était aux pieds d'une fille de la section marketing. Mon coéquipier, surnommé l'Ours, était à sa poursuite.

Arrivé à 30 cm du ballon, il freina brusquement et entama une danse en tapant très fort du pied, voulant éviter le contact mais espérant lui faire assez peur pour qu'elle lâche le ballon. Il a été déçu.

À la sortie de l'X, j'ai fait mon école d'intégration à HEC et mon stage de fin d'études chez McKinsey. C'est sur les conseils d'un camarade et d'un collègue que je me suis orientée en finance, et plus précisément en fusion-acquisition chez HSBC à Paris. C'était l'endroit idéal, pour moi, pour acquérir rapidement une connaissance pratique de la finance.

Actuellement, une mutation de mon mari m'offre le luxe de faire une pause et de profiter de mes enfants.

À l'avenir, j'espère mettre mes acquis et mes compétences au service d'hommes et de femmes, qu'ils soient dirigeants du CAC 40, ou qu'ils soient hauts comme trois pommes et m'appellent « maman ». Plus qu'une question d'analyse, de conclusions, de choix et de décisions, je me suis rendu compte que mon évolution professionnelle et personnelle a toujours été une question de rencontres.